



EGO Renaud et Michel GUÉRIN (dir.), 2008, *Le Mépris*. Arles, Actes Sud, La pensée de midi, 243 p. (Mouloud Boukala)

Bien des revues se caractérisent par leur côté horloge parlante ou baromètre des idées. Estampillées d'intérêt public, elles s'apparentent plutôt à des revues de sécurité sociale. Elles ne prennent aucun risque. Surtout pas celui de mal penser, de penser à mal ou de penser le Mal. Ce n'est pas le cas de *La pensée de midi. Revue littéraire et de débat d'idées*. Avec *Le Mépris*, thème du numéro coordonné par Renaud Ego et Michel Guérin, la revue s'éloigne de la tendance actuelle du tout bien-pensant. Au fil des pages suinte une idée lancinante : penser le mépris écarte du mépris. Ne pas le penser y conduit, dans une meurtrière banalité. Alors, M. le Mépris ? Non pas exactement. La lecture en miroir des textes d'Honneth et de Le Breton inspire un nouveau commandement : « tu mépriseras ton prochain comme toi-même ». À partir de deux réalités distinctes (violence des jeunes « xénophobes » en Allemagne et sociabilité masculine de grands ensembles en France), les analyses convergent : « le comportement de ces jeunes est rendu possible par une attitude, un système d'orientation qui impose le silence à la dimension de reconnaissance de nos relations sociales et autorise des formes d'expression méprisante » (Honneth, p. 103). Les deux auteurs soulignent le rôle primordial des processus de socialisation. Là où les jeunes auraient pu faire d'eux-mêmes, sous la forme de pratiques partagées, l'expérience de ce que signifie le fait de se respecter mutuellement comme personnes autonomes, s'est développé un *habitus* de mépris. Un mépris des autres qui n'est autre qu'un mépris de soi. La force des deux articles est qu'ils ne se cantonnent pas au stade des analyses. Des propositions sont suggérées. « La première mesure contre le mépris social ressenti par les acteurs est de pallier les inégalités sociales et le déficit de citoyenneté qui les touchent afin de leur restituer de manière unanime l'estime de soi », propose Le Breton (p. 124) ; tandis qu'Honneth invite avec prudence à une « resocialisation » (p. 108).

On l'aura compris, notre époque est « au mépris (au sens où l'on dit que le temps est à la pluie) » pour reprendre l'expression de Guérin (p. 24). Mais qu'est-ce qu'au juste le mépris ? Quinze hommes et une femme (mépris de la parité oblige) s'attèlent à cette interrogation. Pêle-mêle, le mépris est un roman (Moravia), un film (Godard), une « humeur, un ton général, un instrument d'intimidation, une posture réflexe, prête à l'emploi avant tout autre option » (Ego et Guérin, p. 12), mais également « un sentiment plein d'ambiguïtés et de contradictions qu'il est malaisé de dénouer » (Ego, p. 86). Le mépris n'est pas un concept analytique (Chabert), il est ce « mouvement qui consiste à ne pas prendre en considération, notamment, une personne humaine » (p. 143). Mépriser, c'est toiser, inférioriser, infantiliser, c'est ne pas prendre le temps. Fruit d'un manque cruel d'attention à l'autre, il constitue une « ambition abjecte » (Guérin, p. 24). Il manifeste l'absence de vergogne, il est cette absolue non-attention « qui neutralise la possibilité même de la honte » (Stiegler, p. 61).

L'autre ne saurait être mon égal, il n'est rien et doit se considérer comme tel. Le sujet est hypostasié en complément d'objet, c'est-à-dire en variable d'ajustement et d'assujettissement : un matériel à (mal)traiter. Dans de pareilles conditions, se sentir méprisé, c'est avoir le sentiment de ne plus parvenir à faire œuvre. Tout l'enjeu du numéro est désormais de savoir ce

qui suscite cette posture et favorise ce processus. Autrement dit, comment pour quelques-uns la suffisance tient lieu de grandeur, l'inhumanité de fermeté, et le mépris d'esprit. Le champ où s'exerce le mépris est tout aussi bien symbolique que pratique. Trois contributions (Ego, Guérin et Chabert) insistent sur le parti pris méthodique déployé dans ce déni appuyé de l'autre.

Le mépris, cette manifestation pressante à se distinguer procède d'une hiérarchie à priori de la valeur accordée à des individus. «De quel belvédère fantasmagique décide-t-on de la valeur d'un être vivant?» s'insurge alors Duvignaud (p. 18) dans un de ses derniers articles. La réponse est politique. «*Le Mépris*, c'est "en avoir ou pas": avoir ou non du fric, des couilles. Avoir des couilles de s'en passer, se satisfaire de celles que l'argent vous donne, ou bien être un minable!» (Ego p. 22). Si l'argent et la position qu'il confère sont au cœur du mépris de l'autre, il reste bien d'autres manières de dénier toute forme de reconnaissance. Huyghe et Stiegler s'attachent à montrer la façon dont la destruction de l'objet du désir et du désir lui-même participe d'une société du mépris.

Par l'acuité, la pertinence politique et le souci éthique de ces contributions, ce dossier constitue une solide réflexion sur cette arrogance du présent qu'est le mépris. Cet excellent numéro présente d'autres intérêts. Le lecteur lira dans *Les Rubriques* une analyse très fine du discours du chef de l'État à Latran par Liogier et retrouvera l'esprit toujours vif et stimulant de Nyssen dans son carnet. Deux réserves toutefois. Quel dommage qu'aucun intellectuel du Sud n'ait pu participer à ce dossier (Mépris du Sud pour Actes Nord?) et que Fabre n'ait pas eu à l'esprit cette citation de Chateaubriand (son éditorial en aurait été d'autant plus percutant): «[i]l y a des temps où l'on ne doit dépenser le mépris qu'avec économie, à cause du grand nombre de nécessiteux».

Mouloud Boukala  
Centre de recherches et d'études en anthropologie  
Université Lumière-Lyon 2, Bron, France